

Nietzsche  
Au-delà du bien et du mal

\* 260

En faisant route à travers les nombreuses morales, les plus subtiles comme les plus grossières, qui ont régné jusqu'à présent ou continuent de régner sur terre, j'ai trouvé certains traits qui revenaient ensemble avec régularité et se liaient les uns aux autres : jusqu'à ce que finissent par se révéler à moi deux types fondamentaux<sup>596</sup> et qu'une différence fondamentale s'en dégage. Il y a une *morale de maîtres* et une *morale d'esclaves*; — j'ajoute immédiatement que dans toutes les cultures supérieures et plus mélangées<sup>597</sup> se font

jour aussi des tentatives de médiation des deux morales, plus fréquemment encore leur compénétration et leur mécompréhension mutuelle, voire parfois leur sévère juxtaposition — jusque dans un même homme, au sein d'une seule et unique âme. Les différenciations de valeur morales sont nées soit au sein d'une espèce dominante qui prenait conscience avec délectation de sa différence par rapport à celle des dominés, — soit parmi les dominés, les esclaves et les dépendants de tout ordre. Dans le premier cas, quand ce sont les dominants qui déterminent le concept de « bon », ce sont les états d'âme élevés, orgueilleux qui sont ressentis comme marque de distinction qui détermine la hiérarchie. Le noble sépare de lui-même les individus chez qui s'exprime le contraire de ces états élevés et orgueilleux : il les méprise. Remarquons immédiatement que dans cette première espèce de morale, l'opposition de « bon » et « mauvais » possède un sens équivalent à « noble » et « méprisable » : — l'opposition de « bon » et « méchant » possède une autre provenance. Est méprisé celui qui est lâche, le peureux, le mesquin, celui qu'anime la pensée de l'utilité étriquée; et aussi le méfiant au regard servile, celui qui s'humilie, l'espèce d'hommes pareille aux chiens, qui se laisse maltraiter, le flatteur qui mendie, et surtout le menteur : c'est une croyance fondamentale de tous les aristocrates que le commun du peuple est menteur. « Nous, les vérares<sup>598</sup> » — voilà comment se désignaient les hommes de noblesse de la Grèce antique.

Toute morale est, à l'opposé du *laisser-aller\**, une parcelle de tyrannie envers la « nature », envers la « raison » également : mais cela ne suffit pas à constituer une objection à son encontre puisqu'il faudrait préalablement décréter, de nouveau à partir de quelque morale, que toute espèce de tyrannie et de déraison est prohibée. Le caractère essentiel et inappréciable de toute morale est d'être une longue contrainte : pour comprendre le stoïcisme, ou Port-Royal, ou le puritanisme, on se rappellera la contrainte à la faveur de laquelle toute langue a conquis jusqu'à présent force et liberté, — la contrainte métrique, la tyrannie de la rime et du rythme. Que de misère se sont infligée les poètes et les orateurs de tout peuple ! — sans excepter quelques prosateurs d'aujourd'hui, dont l'oreille héberge une conscience inflexible — « pour une sottise », comme disent les lourdauds utilitaristes qui se croient malins en affirmant cela, — « par soumission servile à des lois arbitraires » comme disent les anarchistes qui s'imaginent par là être « libres », voire libres d'esprit<sup>328</sup>. Mais le fait singulier est que tout ce que la terre porte et a porté de liberté, de finesse, de hardiesse, de danse et d'assurance magistrale, que ce soit dans la pensée elle-même, ou dans le gouvernement, ou dans l'art de parler et de persuader<sup>329</sup>, dans les arts aussi bien que dans les moralités, ne s'est développé que grâce à la « tyrannie de ces lois arbitraires<sup>330</sup> » ; et très sérieusement, il n'est pas du tout improbable que ce soit cela, cela précisément, la « nature » et le « naturel » — et *non pas* le *laisser-aller\** évoqué précédemment ! Tout artiste sait à quel

point son état « le plus naturel », la liberté avec laquelle, dans ses moments d'« inspiration », il organise, place, dispose, donne forme, est éloigné du sentiment du *laisser-aller*<sup>331</sup>, — et avec quelle rigueur et quelle subtilité il obéit, là précisément, aux mille lois qui se jouent de toute formulation en concepts, en raison justement de leur sévérité et de leur fermeté (même le concept le plus ferme comporte, comparé à cela, quelque chose de flottant, de multiple, d'équivoque —). Ce qui est essentiel « au ciel comme sur terre » semble-t-il, c'est, pour le dire une fois encore, que l'on *obéisse* longuement et dans une seule et même direction : cela finit toujours et a toujours fini par produire à la longue quelque chose qui fait que la vie sur terre mérite d'être vécue, par exemple vertu, art, musique, danse, raison, spiritualité, — quelque chose de transfigurant, de raffiné, de fou et de divin. La longue privation de liberté de l'esprit, la contrainte méfiante dans la communicabilité des pensées, la discipline que s'est infligée le penseur pour penser en s'en tenant aux canons édictés par une Église, ou une cour, ou en se conformant aux présupposés aristotéliens, la longue volonté spirituelle d'interpréter tout ce qui se produit selon un schéma chrétien et de redécouvrir et justifier encore le Dieu chrétien dans tout événement fortuit, — toute cette violence, cet arbitraire, cette dureté, cette horreur, cette contre-raison s'est avérée le moyen d'élever<sup>332</sup> la vigueur, la curiosité impitoyable et la subtile mobilité de l'esprit européen : étant admis qu'à cette occasion également, une quantité irremplaçable de force et d'esprit dut se voir broyer, étouffer, corrompre (car ici comme partout, « la nature » se montre comme elle est, dans toute sa magnificence prodigue et *indifférente*, qui révolte, mais qui est noble)<sup>333</sup>. Que, des millénaires durant, les penseurs européens n'aient pensé que pour prouver quelque chose — aujourd'hui, à l'inverse, tout penseur qui « veut prouver quelque chose » éveille en nous des soupçons<sup>334</sup> —, que pour eux, le résultat *devant* être produit par leur méditation la plus rigoureuse fût toujours établi d'avance, un peu comme

autrefois dans l'astrologie asiatique<sup>335</sup> ou de nos jours encore dans l'inoffensive interprétation des événements personnels les plus intimes « à la gloire de Dieu » et « pour le salut de l'âme », à la mode morale chrétienne : — cette tyrannie, cet arbitraire, cette rigoureuse et grandiose bêtise ont *éduqué* l'esprit<sup>336</sup> ; l'esclavage est semble-t-il, au sens le plus grossier et le plus subtil, le moyen indispensable pour discipliner et élever l'esprit aussi<sup>337</sup>. On peut considérer toute morale sous ce rapport : c'est la « nature » en elle qui apprend à haïr le *laisser-aller\**, la trop grande liberté, et qui plante le besoin d'horizons restreints, de tâches aussi proches que possible, — qui enseigne le *rétrécissement des perspectives*, et donc, en un certain sens, la bêtise, en tant qu'elle est une condition de vie et de croissance. « Tu obéiras, à qui que ce soit, et pour longtemps : *sans quoi* tu périras et perdras l'ultime respect pour toi-même » — voilà ce qui me paraît être l'impératif moral de la nature, lequel n'est certes pas « catégorique » comme l'exigeait le vieux Kant<sup>338</sup> (d'où le « sans quoi » —), et ne s'adresse pas non plus aux individus (qu'importe les individus !), mais bien à des peuples, à des races, à des époques, à des classes, mais surtout à l'animal « homme » tout entier, à l'homme.

\* 259

S'abstenir mutuellement de se blesser, de se faire violence, de s'exploiter, mettre sa volonté et celle d'autrui sur un pied d'égalité : cela peut produire, en un certain sens, grossier, de bonnes manières entre individus, si les conditions sont réunies pour cela (à savoir s'ils possèdent effectivement une quantité de force et des critères de valeur semblables et s'ils font partie d'un seul et même corps). Mais sitôt que l'on voudrait étendre ce principe, et même, si possible, en faire le *principe fondamental de la société*, il se montrerait immédiatement pour ce qu'il est : volonté de *nier* la vie, principe de désagrégation et de décadence.